

The background is a painting of a village scene. Two tall, slender, dark trees stand prominently in the foreground, their trunks reaching towards the top of the frame. Behind them, a cluster of buildings with light-colored walls and dark roofs is visible on a hillside. The sky is a pale, hazy blue. The overall style is that of a classical or impressionistic landscape painting.

XX^{ème}

SIÈCLE

Peintres, écrivains, journalistes,
poète, designer, sportifs, ...
de réputation nationale
ou internationale

choisirent

BEYNAC

pour s'en inspirer et créer,
y séjourner ou y vivre.

LES PEINTRES

Edmond Marie Petitjean (1844-1925)



Peintre et illustrateur français né le 5 juillet 1844 à Neufchâteau (Vosges), mort le 7 août 1925 à Paris.

Il a peint dans plusieurs ports de la côte atlantique et, vers 1886, a passé un an à travailler dans Dordrecht.

En 1874, il expose pour la première fois au Salon des Artistes Français, reçoit une mention honorable en 1881 et, deux ans plus tard, en devient membre.

En 1900, il participe à la décoration de la salle dorée du restaurant Le Train bleu de la gare de Lyon à Paris avec son panneau mural *Le Puy* et obtient une médaille d'or à l'Exposition Universelle.

A la fin du 19ème siècle Edmond Marie Petitjean séjourne parfois en Dordogne, à Razac-sur-l'Isle, chez son ami l'artiste peintre Georges Blois. En 1901 il participe à l'exposition de la Société des Beaux-Arts de la Dordogne. Source Wikidata-Georges Blois



Le village de Beynac (Périgord)

Palais des Beaux-Arts de Lille (Inv. P. 726) - Huile sur toile, 202 x 147 cm

Don Alphonse de Rothschild, 1899

Photo © PBA, Lille, Dist. RMN-Grand Palais/image Palais des Beaux Arts de Lille

Œuvres de Edmond Marie Petitjean dans les collections publiques :

Paris :

Musée du Louvre :

Verdun le soir, vers 1891, plume et encre de Chine sur trait mine de plomb sur papier, 32,6 × 43 cm.

Femme dans un paysage, encre noire, mine de plomb, aquarelle sur papier, 30,5 × 23 cm.

Musée d'Orsay :

Une rue à Liverdun, en Lorraine, 1885, huile sur toile, 131 × 200 cm.

Petit Palais :

Village de Gudmond, huile sur toile ;

Pont de Roehereuil, huile sur toile.

Gare de Lyon, restaurant Le Train bleu :

Le Puy, 1900, huile sur toile marouflée

Amiens, musée de Picardie :

Un village au pays de Neufchâteau, vers 1885, huile sur toile ;

Un hameau comtois, huile sur toile.

Arras, abbaye Saint-Vaast : *L'Entrée d'un bassin à Anvers*, huile sur toile.

Bordeaux, musée des Beaux-Arts : *Concarneau*, huile sur toile, 46 × 65 cm.

Chambéry, musée des Beaux-Arts :

Paysage, 1892, huile sur toile, 48,7 × 67,3 cm ;

Le Port de La Rochelle par gros temps, 1895, huile sur toile, 130,5 × 185,5 cm.

Cherbourg-en-Cotentin, musée Thomas-Henry : *Les Remparts de Flessingue, en Hollande*, huile sur toile.

Digne-les-Bains, musée Gassendi : *L'Écluse*, huile sur toile.

Dijon, musée des Beaux-Arts :

Le Ruisseau en Lorraine, vers 1903, huile sur toile, 99 × 150 cm ;

Une rue à Semur, vers 1923, huile sur toile, 140 × 171 cm.

Ferrières-en-Brie, mairie : *Joinville*, 1890, huile sur toile, 130 × 195 cm, classé aux monuments historiques le 5 octobre 1995.

Lille, palais des Beaux-Arts : ***Le Village de Beynac*, huile sur toile, 147 × 202 cm.**

Marmande, hôtel de ville : *Village*, huile sur toile, 139 × 193 cm.

Marseille, musée des Beaux-Arts : *Paysage d'un cours d'eau dans un village*, huile sur toile, 48,5 × 68 cm.

Nancy, musée des Beaux-Arts : *La Meuse à Verdun*, 1891, huile sur toile.

Nemours, château de Nemours : *Vue d'un village surplombé d'un château en ruine*, 1885, huile sur toile, 66 × 44 cm.

Félix Vallotton (1865 – 1925)



Félix Vallotton est né le 28 décembre 1865 à Lausanne, d'une famille bourgeoise protestante. En 1882, il entre à l'Académie Julian à Paris, aux ateliers fréquentés par de nombreux artistes postimpressionnistes, dont les futurs nabis. Il s'y lie à Félix Stanislas Jasinski dont il fera deux portraits peints et qui l'initie à la technique de la pointe sèche.

En moins de dix ans, le jeune Suisse parvient à se faire un nom auprès de l'avant-garde parisienne. Sa renommée devient internationale grâce à ses gravures sur bois et à ses illustrations en noir et blanc qui font sensation. Il participe régulièrement à différents Salons.

En juin 1925, six mois à peine avant sa mort, Félix Vallotton part visiter la Dordogne avec sa femme. Une révélation pour le peintre suisse, qui qualifie la région de « plus beau paysage du monde ».

La Gazette Drouot. Agathe Albi-Gervy



HISTORIQUE DU TABLEAU

Provenance :

- Succession F. Vallotton, no. 32
- Galerie Vallotton, Lausanne, no. 1001
- Charles Chamay, Lausanne (1941)
- Marinette Perrenoud, l'Isle-sur-Sorgues
- Galerie Vallotton, no. 79280 (1993)
- Collection privée, Suisse (1995)
- Sotheby's Zurich, 7th December 2009, lot 89
- Collection privée, Suisse ...

(Source catalogue Sotheby's Zurich)

La Dordogne à Beynac (1925)

Huile/toile 73x54 cm

(Vendu 275 000 CHF chez Sotheby's Zurich le 25/06/2019)

Louis-Alexandre Cabié (1854 ?/1939)



Paysagiste français né à Dol-de-Bretagne en 1854(?). Elève d'Henri Harpignies il s'installe à Bordeaux vers 1870 et travaille dans la région, sur le motif.

A Bordeaux, il fréquente le décorateur Léopold Thenot et se forme avec Hyppolite Pradelles. Comme son ami, le peintre Louis Auguin, il est influencé par Corot, Courbet et Rousseau dans leur choix de sujets, mais ses compositions sont plus audacieuses et personnalisées.

Portrait de Cabié par J. Marquessanne

Il se déclare élève d'Harpignies, alors considéré comme un des maîtres du paysage et peint à ses côtés pendant plusieurs séjours dans les vallées de l'Allier et de l'Aumance. Il expose régulièrement dans plusieurs salons à partir de 1889, obtenant de nombreux prix au Salon de Paris en 1894, 1899, 1902, etc. La presse parisienne est très élogieuse à son égard et considère ses envois comme très remarquables.

Mort à Bordeaux en 1939, il est enterré au cimetière de la Chartreuse dans un caveau réunissant plus de 150 artistes.

Ses œuvres figurent dans de nombreux musées français, dont le musée d'Orsay avec *L'Approche de l'orage* (1902).



La Dordogne à Beynac (1912)

Durant sa vie bordelaise, Cabié se déplacera souvent en Périgord et, en 1912/1913, il fait de longs séjours à l'hôtel Bonnet à Beynac.

« Tous les matins, claudicant, chargé du chevalet, pliant, toiles, pinceaux, il partait peindre tous les coins du village, mais avant son périple le facteur était attendu.

S'il n'avait pas de missive de son amie, il fulminait, laissant exploser sa colère avec des mots durs ; il était oublié !

Le lendemain, la lettre arrivait, sa joie débordait. »

Témoignage de Renée Bonnet, propriétaire de l'hôtel Bonnet à Beynac.



Le château de Beynac (1919)



La Dordogne à Beynac (1910)

« M. Cabié, marche à pas de géant vers le succès. Ses œuvres sont chèrement disputées par les collectionneurs ; il a la consécration de ses pairs et l'admiration du public. On ne saurait être mieux partagé. Ce qui fait la force de cet artiste qui a réussi à s'imposer, malgré sa timidité, c'est son honnêteté, sa conscience, son opiniâtreté au travail. Louis Cabié n'a jamais triché, il n'a point, par des artifices complaisants, cherché à tromper le public; il s'est toujours respecté et c'est ainsi que la fortune lui a souri ». Cette remarque faite en 1895 par Gabriel de Vérone, (1) résume l'opinion générale que les Bordelais se faisaient de l'artiste.

Au cours des années 1890, Cabié s'impose en effet parmi les meilleurs paysagistes girondins, assurant avec Smith et Cabrit, la relève de la première génération : « Parmi nos jeunes artistes bordelais, il est celui qui possède le plus de qualités viriles, le plus d'amour passionné pour la nature » (2).

Qu'on nous permette de rectifier les erreurs publiées dans l'article de Wikipedia: Cabié n'a pas « rejoint l'École naturaliste de Port-Berteau (près de Saintes) », ni « travaillé aux côtés de Gustave Courbet et de Jean-Baptiste Camille Corot ». Rappelons que le groupe éphémère de Port Berteau (3) n'a duré qu'entre l'été 1862 et le printemps 1863, époque à laquelle Cabié n'était encore qu'un enfant de 8 ou 9 ans ! Né à Dol le 16 novembre 1854 (4), Louis-Alexandre Cabié s'installe à Bordeaux vers 1870, fréquente le décorateur Léopold Thenot et se forme avec Hyppolite Pradelles. *Etude dans la lande* constitue son premier envoi aux Amis des Arts en 1879. A partir de 1891, dans les livrets de salon, il se déclare également élève d'Harpignies, alors consacré comme un des maîtres du paysage. Il peint à ses côtés pendant plusieurs séjours dans les vallées de l'Allier et de l'Aumance, notamment à Hérisson. Il en retient la prééminence de l'arbre, le goût des compositions équilibrées, la franche découpe des frondaisons. Dans *L'Artiste*, Gaston Schefer témoigne de cette influence : « M. Cabié aime comme Harpignies les silhouettes robustes des arbres(...) et la ligne sévère des grèves. Il ne faut pas lui demander la grâce mélancolique des demi-teintes » (5).

Cabié qui accompagne parfois Auguin sur le motif se fait remarquer au salon bordelais en 1884 pour *Forêt de Mouleau* (Arcachon). Fidèle par intermittence au Bassin, le peintre impose à la fin des années quatre-vingts un talent puissant et contrasté : « M. Cabié est en peinture un poète à la Richépin ; et ses brutalités ont parfois une douceur exquise », note Gardarein (6).

Au début du XX^{ème} siècle, la presse qui reconnaît à l'artiste «une exécution magistrale, une saveur bien personnelle », déclare: « M. Cabié est dans toute la force de l'âge et de la production. Son talent vigoureux n'a plus rien de fruste. Il est absolument maître de son art et il a gardé toute la fraîcheur, toute la franchise de ses impressions en face de la nature » (7) .

Cabié expose au Salon de Paris dès 1889, où le remarque d'emblée André Michel (8) . Il obtient la mention honorable en 1894, la médaille de 3ème classe en 1899, la médaille d'argent en 1902. Classé Hors Concours en 1902, il devient chevalier de la Légion d'Honneur en 1908. La presse parisienne est élogieuse : après Gaston Schefer, Olivier Merson considère ses envois comme « très remarquables » (9) . Albert Wolff, le très redouté critique du Figaro, apprécie « deux très belles toiles de M Cabié, *Le soir à Saint-Georges, près Royan* et *Matinée d'octobre près Cognac*, charmantes de lumière et d'effet » (10) . Jules Rais signale en 1900 « l'émotion passagère devant le drame éternel : les silhouettes d'arbres drapés, des ruines et le miroir d'un étang sous le vaste ciel déroulé » (11) . Pour Albert Thomas, « Louis Cabié... nous ramène, inconsciemment peut-être, vers Corot et Nicolas Poussin » (12) . En 1909, Léon de Saint-Valéry note : « Salle 1 – M. Cabié se satisfait, pour exprimer sa *Matinée de Novembre*, de la seule impression, tout extérieure, d'une unanime tonalité rouille et chrome » (13) .

Avec le Bassin d'Arcachon, les sites de prédilection de Cabié sont la Dordogne, en particulier les bords de la Vézère, aux Eyzies (dès 1887), mais aussi Saint-Cirq, Tursac, Périgueux, Montpon, **Beynac** ; les Landes, dont les chênes gris à Parentis-en-Born (dès 1888) ; le littoral de Royan et de Saint-Georges-de-Didonne (dès 1890), la Charente explorée depuis Thenac, près de Saintes où l'artiste est domicilié en 1899. Cabié séjourne en Vendée dès 1906, et peint sur l'île de Noirmoutier, dont il apprécie comme Vergez, les chênes verts. On lui doit encore des marines prises à Biarritz (1891), Hendaye (1895), Saint-Jean-de-Luz (1927), des paysages provençaux (dès 1894), du Cantal (dès 1897), de Clisson (dès 1906), de Carcassonne (1924). Demeurant à Bordeaux (14), Cabié a, dès 1903, un domicile parisien où il s'installe durablement de 1906 à la fin de la guerre (15) .

De nombreux musées conservent son œuvre : Alençon, Angers, Bordeaux, Castres, Chambéry, Cognac, Dax, Libourne, Paris (musée d'Orsay), Périgueux, Saintes, Toulon...

Source : Jean-Roger Soubiran - Briscadieu Bordeaux, catalogue de la vente aux enchères du 8 avril 2017

1 - Gabriel de Vérone, « le Salon de Bordeaux –II », Le Nouvelliste de Bordeaux, 3 mars 1895, p.3

2 - A. G., « Exposition de la Société des Amis des Arts– 2ème article », La Gironde, 3 avril 1891, p.3.

3 - cf. Autour de Courbet en Saintonge, Le Festin, 2007 (sous la direction de Jean-Roger Soubiran).

4 - Les dates fluctuent sous la plume des divers auteurs : on trouve ainsi fréquemment 1853, 1854, 1857. Seul, l'acte de naissance de l'artiste - que nous n'avons pas encore consulté - permettra de trancher.

5 - Gaston Schefer, « Le paysage au Salon du Champ de Mars et au Salon des Champs Elysées », L'Artiste, juillet 1891, p. 39.

6 - A. Gardarein, « Au Salon, III », Le Nouvelliste de Bordeaux, 23 mars 1889, p. 3.

7 - A.S., « Exposition de la Société des Amis des Arts– 8e article », La Gironde, 17 février 1901, p. 3.

8 - André Michel, « Promenades au Salon », Journal des Débats, 18 juin 1889, p. 3.

9 - Olivier Merson, « Le Salon des Artistes français 1891 », Le Monde Illustré, 18 août 1891, p.39.

10 - Albert Wolff, « Salon de 1897 », Figaro-Salon, 1897, p.66.

11 - Jules Rais, « le Salon de 1900-2è article », Gazette des Beaux-Arts, 1er juin 1900, p.512.

12 - Albert Thomas, « le Salon de 1900 », l'Art décoratif, mai 1900, p 83.

13 - Léon de Saint-Valéry, « Au Salon des Artistes Français, le Paysage », Revue des Beaux-Arts, 1909, p.2.

14 - Cabié réside d'abord, 130, route d'Espagne, entre 1884 et 1887 ; 5, rue Tastet, de 1888 à 1896 ; 4, rue de l'Observance, de 1897 à 1900 ; 84, cours de Tourny , de 1901 à 1906. Revenu de Paris après la guerre, il s'installe 24, rue de Grassi jusqu'en 1928, puis dès 1929 à Caudéran, 79, avenue de la République.

15 - en 1903, il demeure à Paris, rue des Petits-Champs, 73 et à partir de 1906, avenue de Villiers, 74. Ce dernier domicile est encore mentionné en 1920.

Louis-Marie Désiré-Lucas

Peintre et lithographe français né le 15 octobre 1869 à Fort-de-France, mort le 29 septembre 1949 à Douarnenez.



Désiré-Lucas est né d'un père breton, commissaire de la Marine, et d'une mère créole. La famille s'installe à Brest en 1871. Il passe tous les étés au Faou. Enfant, la peinture l'attire : « À quatre ans, je faisais des fugues au port, où mes parents affolés me retrouvaient en train de dessiner les bateaux. »

Sa première œuvre connue est, *La Jeune Ouessantine* (1886), conservée au musée des beaux-arts de Brest.

En 1889, il obtient une bourse de la ville de Brest qui lui permet d'entrer à l'Académie Julian à Paris, où il est l'élève de William Bouguereau, Tony Robert-Fleury et Jules Joseph Lefebvre. Puis il est admis à l'École des beaux-arts de Paris.

Médaille de bronze à l'Exposition universelle de 1900, il obtient l'année suivante une bourse de voyage et l'État français lui achète le *Bénédictité* (Musée d'Orsay, Paris).



Le château de Beynac.

Huile sur toile, 65 x 54 cm. Musée breton Quimper

Peu avant la Première Guerre Mondiale, **Louis-Marie Désiré-Lucas** (1869-1949) rencontre à Paris **Lucien de Maleville**, de 12 ans son cadet. Les deux hommes se lient d'amitié et se retrouvent durant le conflit à Amiens, développant un lien encore plus fort qui les mènent quelques années plus tard à des voyages communs en Espagne en compagnie de René-Marie Joly de Beynac. Les trois hommes se retrouvent aussi régulièrement dans ces années-là en Périgord, d'où Désiré-Lucas rapporte des œuvres. Source Galerie Ars Pictura

André Lhote (1885-1962)



Peintre cubiste, graveur, enseignant, critique d'art, né à Bordeaux.

André Lhote commence, très jeune, une formation chez un fabricant de meubles pour devenir sculpteur de bois. Il suit des cours à l'école des Beaux-Arts, puis il se destine à la peinture. D'abord influencé par les œuvres postimpressionnistes, il se rattache au mouvement cubiste en 1912, avec sa toile *Paysage français*.

Image: André Lhote par Edmond Boissonnet

Cependant il rejette ce qu'il y a de trop abstrait dans cette forme de peinture et il cherchera toujours à conserver un lien avec la peinture classique, que ce soit par les sujets ou par la rigueur de ses compositions. Il veut inscrire la modernité, non pas dans la rupture, mais dans la continuité de la tradition.

Ses œuvres sont présentes dans de très nombreux musées, en France et dans le monde.



André Lhote - **Paysage** (Beynac)

Aquarelle sur papier, 53,8 x 35,4cm © Adagp, Paris, 2023

Cette aquarelle, représentant le village de Beynac figure dans les collections du Museum of Modern Art de Wakayama (Japon).

Elle a fait partie des quatre œuvres, ramenées d'Europe par l'intellectuel japonais Yosano Hiroshi, qui ont été présentées au public de son pays en avril 1913, lors d'une exposition organisée par le magazine Shirakaba, qui a promu l'art occidental.

Cette exposition était la première occasion pour les japonais de voir des œuvres d'artistes occidentaux dans le style cubiste.

BIOGRAPHIE

À Bordeaux, André Lhote, fils d'un employé de la ville et d'une brodeuse, passe dix ans en apprentissage chez un sculpteur décorateur et suit les cours de sculpture décorative à l'école des beaux-arts de Bordeaux jusqu'en 1904. C'est en lisant les *Salons* de Diderot, le *Journal* de Delacroix et les *Curiosités esthétiques* de Baudelaire qu'il vient à la peinture. Il s'installe à Paris en 1907. La galerie Eugène Druet organise sa première exposition en 1910.

Il se rattache au mouvement cubiste en 1912, avec sa toile *Paysage français*, cependant il rejette ce qu'il y a de trop abstrait dans cette forme de peinture et il cherchera toujours à conserver un lien avec la peinture classique, que ce soit par les sujets ou par la rigueur de ses compositions. Il veut inscrire la modernité, non pas dans la rupture, mais dans la continuité de la tradition. Trois de ses œuvres sont exposées au Salon des indépendants en 1913.

Il est réformé en raison d'une maladie de la rétine et ne participe donc pas à la Première Guerre mondiale. Affecté à la préfecture de la Gironde, il partage le bureau de Georges de Sonnevillle avec qui il collabore.

En 1919, grâce à Jacques Rivière qu'il connaît, il tient une chronique de critique d'art dans *La Nouvelle Revue française*.

Dès 1918, il enseigne dans différentes académies jusqu'à la fondation, en 1922, de sa propre académie au 18, rue d'Odessa, dans le quartier du Montparnasse. Il y enseignera jusqu'à la fin de sa vie. Il réunit des textes de grands maîtres, parmi lesquels Léonard de Vinci, sous le titre *De la palette à l'écritoire*. L'essentiel de son enseignement réside dans ses deux traités : *Traité du paysage* et *Traité de la figure*.

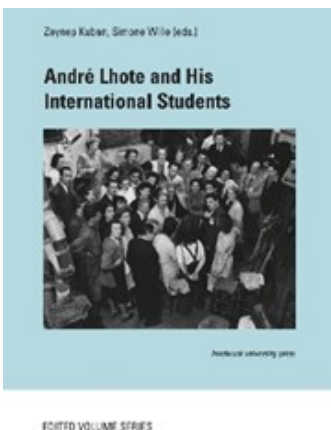
Lhote organise également des stages d'été pour ses élèves dans la maison qu'il a achetée en 1926 à Mirmande dans la Drôme. À partir de 1940 et pendant toute l'Occupation, nombre d'artistes y trouveront refuge, comme Alexandre Garbell, Pierre Palué, Marcelle Rivier et Guy Marandet qui y demeureront.

En 1936, il est membre de la rédaction du journal communiste *Ce soir*, pour lequel il s'occupe de la rubrique artistique.

En 1938, il découvre Gordes où il achète une maison qu'il rénove. Il y réside, en alternance avec Mirmande, de 1939 à 1942. Il fait connaître à ses amis l'attrait du village. Marc Chagall, Jean Grenier, Willy Ronis et d'autres deviennent ses voisins.

Dès ses débuts, Lhote s'est senti très en phase avec le mot d'ordre du « tout décoratif » de l'Art déco. Il gardera jusqu'à la fin ce goût pour la décoration. C'est ainsi qu'il exécute les peintures murales de la faculté de médecine de Bordeaux en 1957. Source WIKIPEDIA

André Lhote and Modern Japanese Art



« Du 11 au 20 avril 1913, une exposition organisée par Shirakaba, un magazine d'art qui a promu l'art occidental a présenté quatre œuvres récemment ramenées d'Europe par l'intellectuel japonais Yosano Hiroshi, dont l'un était un paysage de Lhote (fig.1) explorant les interrelations de la ligne, du plan et de la couleur en utilisant des traits lâches dans un style analytique.

Cette exposition était la première occasion pour un public japonais de voir des œuvres par des artistes occidentaux dans le style cubiste; auparavant, ils ne connaissaient ce genre de travail qu'à partir de reproduction en noir et blanc sur papier».

Source, André Lhote and His International Students par Zeynep Kuban et Simone Wille (eds.) Innsbruck university press.

André Lhote and Modern Japanese Art (pages 209 et 210 - Fig.1)



Autoportrait

Georges Manzana-Pissarro (1871-1961)

Blanche Morizet dit Roboa (1878-1945)



Georges Henri Pissarro, dit Georges Manzana-Pissarro est un peintre français proche du courant libertaire. Fils du célèbre peintre impressionniste Camille Pissarro, en 1894 il adopte comme pseudonyme « Manzana », nom de jeune fille de sa grand-mère maternelle dont il est très proche.

Durant son adolescence, il étudie la peinture avec son père avec qui il apprend à aimer la nature dans le sillage de l'impressionnisme représenté alors par Monet, Renoir, Gauguin, Cézanne entre autres, tous amis et souvent présents dans la maison Pissarro.

Au début du 20^{ème} siècle, il expose régulièrement ses œuvres au Salon d'automne et au Salon des indépendants, ainsi que chez Paul Durand-Ruel et à la galerie Eugène Druet à Paris. En 1907, il expose des œuvres décoratives chez Ambroise Vollard. Son exposition la plus importante a lieu en 1914 au musée des Arts décoratifs de Paris.

En 1904 Georges Manzana-Pissarro épouse **Blanche Morizet** alias « Roboa », peintre de talent remarquée par un critique du Figaro qui la qualifie d'artiste « exquise au coloris subtil et raffiné ». Ils partagent la même passion pour la peinture et, quelques années plus tard, **ils posent leurs chevalets à Beynac, logent dans la propriété des Sarrasins où, en septembre 1917, naquit leur fils Félix .**



Collection Bouchard/Gauthier



La récolte des abricots
Collection Bouchard/Gauthier



A Beynac il retrouve fréquemment le peintre Gustave Loiseau, à la maison de l'Oxy, chez leur ami commun Raoul Gauthier, photographe d'art et collectionneur.

Lors de ces rencontres Georges Manzana-Pissarro réalisa de nombreux dessins .

BIOGRAPHIE

Durant son adolescence, Georges Pissarro étudie la peinture avec son père avec qui il apprend à aimer la nature dans le sillage de l'impressionnisme représenté alors par Monet, Renoir, Gauguin, Cézanne entre autres, tous amis et souvent présents dans la maison Pissarro.

Il peint dans ce style une série de paysages autour de Pontoise et Eragny. En 1894, il choisit comme pseudonyme le nom de sa grand-mère « Manzana », et c'est en 1910 qu'il adopte définitivement le nom qui lui restera, « Manzana-Pissarro ». Sympathisant anarchiste, il partage avec son père et ses frères, Lucien et Rodolphe, sa passion pour la peinture néo-impressionniste et les convictions libertaires des mouvements anarchistes animés, à cette époque, par Ricardo Flores Magón. En 1899, il collabore au journal d'Émile Pouget, *Le Père Peinard*. Il soutient aussi *Les temps Nouveaux* de Jean Grave en offrant un tableau lors d'une tombola.

Vers 1906, Manzana-Pissarro cherche d'autres moyens d'expression par la conception d'objets décoratifs et meubles. Il est influencé par les scènes tahitiennes et martiniquaises de Gauguin. Il développe un penchant pour l'orientalisme qui, à cette époque, commence à se manifester dans certaines de ses œuvres par ses expériences avec l'or, l'argent et la peinture au cuivre dont il rehausse ses aquarelles de poissons et d'oiseaux.

Intéressé par les arts appliqués, il a la possibilité, lors de ses visites à Londres, à partir de 1889, d'assimiler d'emblée le mouvement anglais Arts and Crafts. Dans le même temps, il peint à la manière néo-impressionnisme qui avait établi la gloire de son père, Camille Pissarro. C'est autour de 1906-1907 que prend corps son monde enchanté. Sur des fonds souvent faits d'argent, d'or et de bronze, ses peintures et monotypes puisent fréquemment leur inspiration dans les estampes japonaises, les toiles exotiques de Paul Gauguin et *Les Mille et Une Nuits*.

« Sa créativité d'objets divers est alors très importante depuis le style Art nouveau à l'Art déco (1925 à 1930). Contrairement aux peintures, il ne date pas ces œuvres ce qui semble indiquer de sa part une distinction entre la peinture proprement dite et la décoration alimentaire. Depuis lors, l'intérêt du public s'est inversé en faveur de ses paysages, où l'on retrouve l'écho de l'œuvre de son père », estime le *Dictionnaire Bénézit*. Au début du ^{xx}e siècle, il expose régulièrement ses œuvres au Salon d'automne et au Salon des indépendants, ainsi que chez Paul Durand-Ruel et à la galerie Eugène Druet à Paris.

En 1907, il expose des œuvres décoratives chez Ambroise Vollard. Son exposition la plus importante a lieu en 1914 au musée des Arts décoratifs de Paris où il montre 311 œuvres, dont des tapisseries, des tapis, des meubles, des verreries, des peintures décoratives, des gravures et des lithographies. L'artiste continue à exposer régulièrement jusqu'à la fin des années 1930. Il partage son temps entre les Andelys et Paris, Lors de la déclaration de guerre en 1939, il déménage avec sa famille à Casablanca où il reste jusqu'en 1947.

Georges Manzana-Pissarro meurt le 20 janvier 1961 à Menton. Source WIKIPEDIA

O'Galop (1867 - 1946)

O'Galop, pseudonyme de Marius Rossillon, né à Lyon et mort à Carsac-Aillac en Dordogne, est un peintre et dessinateur humoristique français.

Il travaille pour de nombreuses revues à Paris : Le Rire, où son frère Ulysse est rédacteur en chef, Le Pêle-Mêle, Le Cri de Paris, Le Charivari...



Il est connu pour avoir dessiné en 1898 le personnage de Bibendum pour les pneus Michelin, dont il est l'affichiste attitré jusqu'en 1910.



Il réalise aussi des publicités et des affiches pour le dentifrice Gibbs, les pâtes Lustucru, les stylos Waterman ou l'alcool de menthe Ricqlès. Il écrit ou illustre des livres pour enfants ainsi que des recueils d'images d'Épinal comme Monsieur Pitoncourt. Après avoir réalisé des plaques de verre pour des lanternes magiques, il passe à la réalisation de dessin animés. Il réalise, comme ses amis Émile Cohl et Benjamin Rabier, une trentaine de films de 1910 à 1924.

Source Wikipédia

En 1904 Marius O'Galop quitte Paris pour s'installer en Dordogne.

Il installe son atelier au pied du château de Beynac et au bord de la Dordogne.

De 1939 à 1946, il réside en Dordogne dans son atelier de Beynac, puis à Bézenac auprès de son fils Pierre et de sa belle fille Paulette Rossillon. Il réalise une série d'aquarelles dites « vitaminées » pour nourrir sa famille. Il décède le 2 janvier 1946 à l'hospice de St Rome à Carsac-Aillac en Dordogne.

Source Famille Faye-Rossillon

Gustave Loiseau (1865 - 1935)



Né le 3 octobre 1865 dans une famille de bouchers du Val d'Oise, Gustave Loiseau part très jeune pour Montmartre où il fait la connaissance du peintre Fernand Quignon qui lui apprend la peinture, à laquelle il décide de se consacrer totalement dès 1887.

A partir de 1890, il passe une partie de ses étés à Pont-Aven où il retrouve Maxime Maufra, Emile Bernard, Henry Moret et Paul Gauguin.

Photo Raoul Gauthier

Gustave Loiseau regarde la nature avec une grande sensibilité. Il définit les structures et formes à l'aide de couleurs, ce qui le positionne définitivement dans le mouvement postimpressionniste.

Paul Durand-Ruel, grand marchand d'art et mécène des impressionnistes, conclut en 1894 un contrat avec Loiseau, ce qui lui permet de voyager et de découvrir les différentes régions françaises, passant des étés en Normandie ou en **Dordogne** et les hivers en Île de France. Ses peintures sont des témoins fidèles de ses voyages.

Au fil du temps il rencontre un succès international et voit ses œuvres intégrer les plus grandes collections publiques et privées d'Europe et des Etats-Unis.

Gustave Loiseau parlait ainsi de son travail : «... *Je travaille dans mon petit coin comme je peux et m'essaye à traduire de mon mieux l'impression que je reçois de la nature ... C'est mon instinct seul qui me guide et je suis fier de ne ressembler à personne* ».



Paysage de Dordogne (Beynac) Huile/toile (1926)

Il séjournait fréquemment à Beynac, chez Raoul Gauthier, photographe d'art et collectionneur, chez qui il retrouvait son ami, le peintre, Georges Manzana-Pissarro.

Gustave Loiseau fait partie du courant postimpressionniste. Il a peint, directement dans la nature, de nombreuses scènes de vie rurale et de campagne, peu de portraits, s'intéressant toutefois aux personnages en mouvement, comme des scènes de marché, ou en activité, tels les dockers, et, surtout vers la fin de sa vie, peint de nombreuses natures mortes.

Les peintures de Loiseau révèlent sa passion pour les saisons, illustrant aussi bien le début du printemps que les récoltes plus tard à l'automne, ou des scènes de neige ou de givre l'hiver. Il représente souvent le même verger ou le même jardin à des moments différents de l'année. Ses séries figurant également des falaises, des ports ou des églises, sont influencées de celles de Claude Monet. Il est également connu pour ses peintures de rues de Paris tels que la rue de Clignancourt, l'avenue de Friedland, la place de la Bastille ou celle de l'Étoile. Source Wikipedia



Paysage de Dordogne, Beynac (1926)

Ses œuvres sont présentes dans les plus grands musées

Paris : Musée d'Orsay
Versailles : Musée Lambinet
Rouen : Musée des Beaux-Arts
Rennes : Musée des Beaux-Arts
Pont-Aven : Musée de Pont-Aven
Dieppe : Château- Musée
Boston, Massachusetts, USA : Museum of Fine Arts
Buffalo, New York, USA : Albright-Knox Art Gallery
Cambridge, England : The Fitzwilliam Museum
Geneva, Suisse : Musée d'Art Moderne
Kansas City, Missouri, USA : The Nelson-Atkins Museum of Art
New York, USA : The Metropolitan Museum of Art
Oxford, England : The Ashmolean Museum
St. Petersburg, Russie : Musée de l'Ermitage - Taiwan : Musée Chi-Mei



Le quai de Beynac (1926)

Vente Tajan, Modern Art, du 6 juin 2023.

.....

Comme Loiseau était essentiellement autodidacte, il a façonné son style en observant attentivement la nature et en scrutant attentivement ses ancêtres impressionnistes. Comme eux, il était un champion de la peinture *en plein air*, mais il a développé sa propre technique artistique qui utilisait un coup de pinceau hachuré distinct, appelé en treillis. Cette méthode crée une qualité et un mouvement évanescents dans ses compositions et révèle l'influence du pointillisme dans son travail. Admirateur du travail du jeune artiste, Claude Monet présente Loiseau au marchand d'art Paul Durand-Ruel, qui signe avec lui un contrat d'exclusivité deux ans plus tard. L'indépendance financière qui en résulte permet à l'artiste de parcourir la France pour peindre des paysages variés, allant de la Normandie et de la Bretagne au nord jusqu'à la Dordogne, au sud-ouest. On sait qu'il a effectué au moins deux voyages en Dordogne, un en 1923 et le voyage suivant en 1926, lorsque l'œuvre actuelle a été peinte. **Ici, Loiseau a pris pour sujet une vue lointaine du village de Beynac-et-Cazenac, situé au-dessus des rives de la Dordogne.** Sur la gauche de la composition, d'étroites marches à flanc de falaise montent jusqu'aux bâtiments distinctifs en pierre jaune pour lesquels Beynac est connue. À droite de ces escaliers, la sensation de hauteur est renforcée par la plongée en diagonale des falaises vers la longue courbe de la rivière qui se jette au milieu. En arrière-plan, des montagnes doucement vallonnées entourent l'espace de la vallée. À l'instar de Monet, Loiseau explore dans ses toiles différentes conditions atmosphériques provoquées par le paysage et les plans d'eau environnants. La brume d'une journée chaude est presque palpable, créée à l'aide de coups de pinceau richement pigmentés qui scintillent sur la surface dans un patchwork soigné de verts, de bleus et d'ocres. Cette œuvre met magistralement en valeur la nature expérimentale de Loiseau et son utilisation intuitive des techniques impressionnistes et post-impressionnistes pour capturer la nature telle qu'elle est vécue.

Source catalogue vente Tajan, Modern Art, du 6 juin 2023.



La Dordogne à Beynac (1926)
 Vente Freeman's/Hindman , Chicago 17/10/2023



La Maison de L'Oxy à Beynac
 (Vendu 78 000 USD, chez Sotheby's New York
 le 8 novembre 2006)
 PROVENANCE : Galerie Durand-Ruel, Paris



Gustave Loiseau (à droite)
 et le couple Gauthier, les propriétaires
 de la maison de l'Oxy à Beynac.
 Dessin de Manet.
 Collection Bouchard-Gauthier

Paul Signac (1863-1935)



Artiste-peintre paysagiste français, qui donna naissance au pointillisme, avec le peintre Seurat. Il a aussi mis au point la technique du divisionnisme. Cofondateur avec Seurat de la Société des artistes indépendants dont il fut président.

Il commence à peindre en 1882 à Montmartre et se perfectionne seul sous l'influence des impressionnistes, particulièrement de Claude Monet.

En 1883, il devient ami de Seurat avec qui il cofonde, en 1884, la Société des artistes indépendants avec également Redon et Dubois-Pillet. Dès 1886 il adopte la technique divisionniste et il la fait évoluer.

Signac construit ses tableaux de façon plus spontanée et intuitive, sa couleur est plus lumineuse que celle de Seurat. Il a été l'ami de Van Gogh peu avant le suicide de ce dernier.

En 1935, Paul Signac meurt à Paris d'une longue maladie. Il repose au cimetière du Père-Lachaise.



Vue des berges de la Dordogne à Beynac , 1925

Aquarelle, gouache et crayon, 27,5 x 38,5 cm

Paul Signac est présent dans de nombreux musées :

Paris : Musée d'Orsay, Musée Carnavalet, Musée Marmottan Monet - Saint Petersburg, Musée de l'Ermitage - Boston, Museum of Fine Arts - Bruxelles, Musée des Beaux-Arts - Chicago, Art Institute - New York City, Museum of Modern Art - Philadelphie, Philadelphia Museum of Art - Saint-Tropez, Musée de l'Annonciade -



Beynac , aquarelle et crayon, 27,2 x 38,5 cm
 Vente Christies New York le 03/05/2006 (20400 USD)



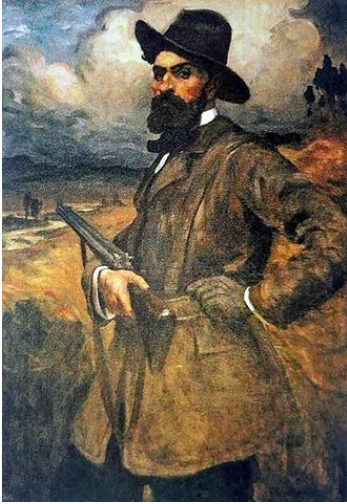
Dessins et aquarelles

Pour ses aquarelles, la palette de Signac était composée des couleurs suivantes et dans cet ordre de succession : d'abord les jaunes (cadmium pâle, clair, foncé et orangé), puis les rouges (vermillon, garance rose dorée, garance rose et garance foncée), le violet de cobalt, les bleus (outremer, cobalt, cæruleum) et enfin les verts (vert Véronèse, émeraude, vert de Prusse, vert de Hooker).

Il variait également ses teintes en ajoutant une pointe de blanc de Chine, qui donne « des blancs laiteux, des roses nacrés, des mauves d'une finesse exquise ».

Ses aquarelles représentent souvent des paysages et scènes extérieures aux bords des fleuves ou sur des bords de mer. De très nombreux musées du monde entier en sont les détenteurs et des expositions sont régulièrement organisées mettant en valeur sa grande maîtrise technique. Source WIKIPEDIA

Gaston Balande (1880-1971)



Autoportrait

La précarité de sa condition l'oblige à enchaîner des emplois éphémères au sacrifice de sa formation artistique.

Admis à l'École nationale des arts décoratifs, il bénéficie d'une véritable formation artistique, ne pouvant qu'assister qu'aux cours du soir pour continuer ses emplois diurnes afin d'assurer sa subsistance.

Après la guerre, Gaston Balande rentre à Paris et reprend ses cours du soir à l'École des arts décoratifs et fréquente les ateliers de Jean-Paul Laurens et de Rupert Bunny. Fort de leurs enseignements, il se représente, avec succès, au Salon des artistes français de 1905, avec un tableau ambitieux intitulé *Quai d'Orsay en hiver*. L'Académie des beaux-arts, par le biais de l'Institut, reconnaît aussitôt le mérite de la toile et décerne à Balande le prix Édouard-Lemaître, qui récompense l'œuvre d'un paysagiste âgé de moins de 25 ans.

Gaston Balande est représenté dans les musées :

- Paris, musée d'Orsay / Centre Pompidou, Musée national d'Art Moderne / Petit Palais.
- La Rochelle, musée des beaux-arts.
- Cognac, musée d'art et d'histoire.
- Gap, Muséum départemental des Hautes-Alpes.
- Pau, musée des beaux-arts.
- Bugey-Valromey, musée départemental.
- Dijon, musée des beaux-arts.



Le château de Beynac , Dordogne

Huile/toile 60x72cm



Vue de Beynac en Dordogne

Aquarelle, 22x33 cm

François Richard de Montholon (1856-1940)



François Richard de Montholon

Originaire de la ville de Pantin, né sans bras et avec une jambe unique, il est appareillé et réussi à faire des études. À vingt ans, il apprend la peinture auprès de Louis-Émile Dardoize (1825-1901). Puis, entre 1877 et 1881, il rejoint les ateliers de Gustave Boulanger et Jules Lefebvre. Il crée alors de grands paysages dans son atelier de la rue La Bruyère à Paris .

Peintre post-impressionniste, il envoie au Salon dès 1879 et jusqu'en 1936, des paysages, plongés dans des ambiances brumeuses et éthérées.

Il exposa régulièrement au Salon d'Hiver de 1908 à 1925.

Il peint la région parisienne, le Centre, **le Périgord**, la Vendée, le Pays basque et le Boulonnais. Ses nombreux voyages se retrouvent dans ses tableaux et dans les expositions régionales (Roubaix, Lyon, Boulogne-sur-mer, Nantes, Valenciennes, Douai, Rouen et Beauvais). En 1908, il reçoit le prix Morlot au Salon des artistes français. Il meurt le 24 juin 1940 en Mayenne.

Ses œuvres se retrouvent dans les musées de Compiègne, Nemours, Valence, Abbeville, Troyes, Vannes et Boulogne-sur-mer.



Bergère dans la lande près de Beynac (1909)



Vue de Beynac en bord de Dordogne au soleil couchant (1907)

**Le village de Beynac a inspiré de nombreux autres peintres de talent,
dont des peintres locaux**

Achille-Gaston Marchal (1874-?), **Alain Carrier** (1924-2020), **Andrée Joubert** (1894-1959), **Clémentine Ballot** (1879-1964), **Clément Serneels** (1912-1991), **Constant Duval** (1877-1956), **Dewey Albinson** (1898-1971), **Eugène Beringuier** (1874-1949), **Eva H. Hamilton** (1876-1960), **Georges Hildebrand** (1880-1964), **Jean Cluseau-Lanauve** (1914-1997), **Jean-Pierre Capron** (1921-1997), **Jules de Verneilh** (1823-1899), **Léon-Pierre Félix** (1869-1940), **Lucien de Maleville** (1881-1964), **Marcel Azéma-Billa** (1904-1999), **Marius Hubert-Robert** (1885-1966), **Maurice Albe** (1900-1995), **Richard Biellas** (1921-1974), **Robert Dessales-Quentin** (1885-1958), **Philip Gregory Needell** (1886 - 1974) et de nombreux autres.



Achille-Gaston Marchal (1874-?)
Paysage de Beynac



Andrée Joubert (1894-1959)
Château de Beynac



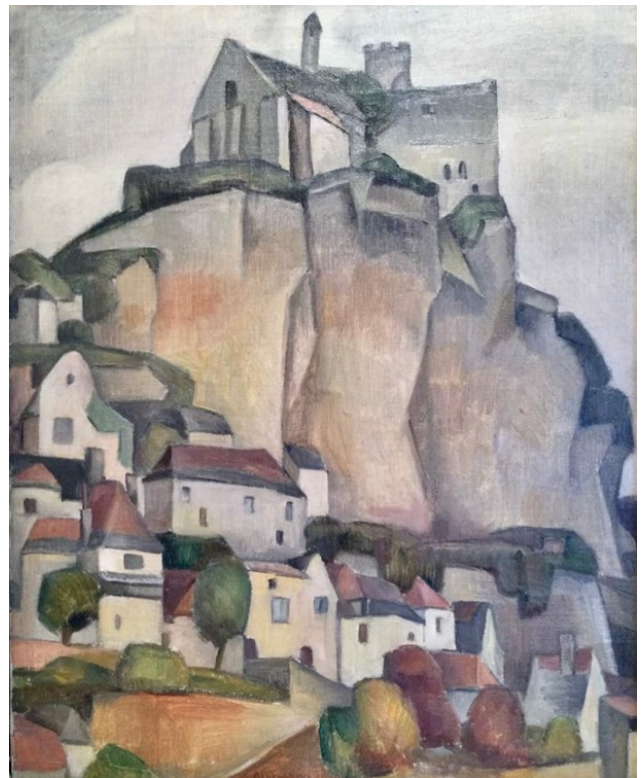
Clémentine Ballot (1879-1964)
La route à Beynac



Clément Serneels (1912-1991)
Le château de Beynac (Dordogne)



Alain Carrier (1924-2020)



Dewey Albison (1898-1971)



Eugène Beringuier (1874-1949)



Jules de Verneilh (1823-1899)
Château de Beynac



Eva H. Hamilton
(1876-1960) Beynac



Georges Hildebrand
(1880-1964)



Jean Cluseau-Lanaue
(1914-1997)



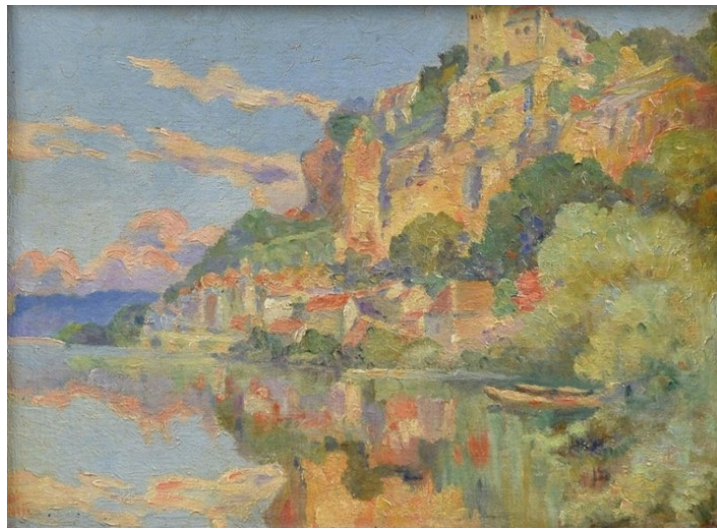
Léon-Pierre Félix (1869-1940)
 Bergères au bord de la Dordogne à Beynac
 (1903)
 Collection Galerie Ars Pictura



Lucien de Maleville (1881-1964)



Marcel Azéma-Billa (1904-1999)



Marius Hubert-Robert (1885-1966)
 Le château féodal et le village de Beynac sur la
 Dordogne



Maurice Albe 1900-1995)



Richard Biellas (1921-1974)
La Dordogne à Beynac (1960)



Robert Dessales-Quentin (1885-1958)



Philip Gregory Needell
(1886 - 1974)

LES PHOTOGRAPHES

René-Jacques (né René Giton, 1908-2003)



Figure marquante de la photographie française d'après-guerre, René-Jacques débute sa carrière dans les années 1930. Très rapidement, il embrasse les mille métiers de la photographie, se faisant tour à tour reporter pour *l'Intransigeant*, illustrateur pour les éditions Grasset ou photographe industriel pour la régie Renault. Arpenteur des rues d'un Paris vide, sur les traces de Francis Carco et Léon-Paul Fargue, il est aussi photographe de plateau pour René Lucot, Georg Wilhelm Pabst et Jean Grémillon.

Dans les photographies de René-Jacques, rien n'est anodin : chaque image est pensée et trouve sa source dans ses expériences préalables. Ainsi, quand il propose des illustrations pour des œuvres de Carco et de Montherlant, il traduit en images les ambiances et les formes évoquées par les textes. De même, le jeu des ombres et des reflets sur les matières, qu'il affectionne dans ses natures mortes industrielles, fait suite à ses premières recherches et à son expérience de l'éclairage sur les plateaux de cinéma. Pour René-Jacques, professionnel exigeant, répondre aux demandes de ses commanditaires suppose de proposer, au-delà d'une image techniquement parfaite, un supplément d'âme et une vision renouvelée du paysage, du monument ou de l'objet industriel.

En 1991, conscient de la richesse de son travail photographique, il fait don à l'Etat de son œuvre.

Matthieu Rivallin, Médiathèque du Patrimoine et de la Photographie .

Des années 30 aux années 60, René-Jacques séjournait régulièrement à l'hôtel Bonnet.

Il a laissé de ses séjours 300 clichés de Beynac

conservés à la Médiathèque du Patrimoine et de la Photographie (MPP).

En 1949, il réalisa le premier dépliant touristique de Beynac.

Grâce au concours de la MPP, une exposition, « Beynac sous l'objectif de René-Jacques » lui a été consacré dans les rues du village, d'avril à novembre 2022.



Un autre grand photographe, le célébrisissime **Henri Cartier-Bresson** (1908 – 2004) a laissé de son passage à Beynac, en 1956, une photo prise au 3, rue des Sarrasins.

CINEMA



Jan Harlan

Le plus proche collaborateur de Stanley Kubrick et producteur exécutif de tous ses films à partir de 1975 a choisi, au début des années 2000, de vivre une partie de l'année à Beynac.

En mai 2017 Jan Harlan était, à Bordeaux, l'invité d'un colloque universitaire : "Stanley Kubrick, nouveaux horizons" et accordait une interview au journal Sud-Ouest Dimanche.

Un extrait de cette rencontre :

« Rencontre avec le plus proche collaborateur d'un des cinéastes les plus importants de tous les temps.

Sud Ouest Dimanche - Comment avez-vous rencontré Stanley Kubrick pour la première fois ?

Jan Harlan *Oh c'est simple : il avait épousé ma sœur ! Moi j'étais plus jeune, encore à l'école, je me fichais un peu de tout ça. Je vivais aux États-Unis, lui en Angleterre... Mais vers 1963 ou 1964, il a déménagé à New York avec ses trois enfants, et là, nous avons appris à nous connaître. On a passé beaucoup de temps ensemble, les liens familiaux se sont resserrés, et nous sommes devenus très proches. Puis j'ai quitté les États-Unis, j'ai vécu à Francfort, à Zurich, je me suis marié... Mais on ne s'est jamais perdu de vue. On continuait à se voir en Angleterre, notamment. Et un jour, il m'a proposé de travailler avec lui sur le "Napoléon" qu'il voulait tourner.*

Saviez-vous que cela allait changer votre vie ?

Pour chaque film, il n'avait besoin que d'une équipe réduite mais de beaucoup de temps. Non, je pensais ne rester qu'un an à ses côtés. Je devais juste partir en Roumanie avec lui pour ce tournage. Mais au même moment, un projet concurrent sur le même sujet a obtenu le feu vert des studios : "Waterloo", avec Rod Steiger, une énorme coproduction franco-américano-soviétique. Alors Stanley a décidé de ne pas aller plus loin. De retour en Angleterre, il m'a dit : "Pourquoi ne bosserions-nous pas ensemble sur quelque chose d'autre ?" Et notre partenariat s'est mis en place aussi simplement que ça. La première chose que j'ai faite, c'est acheter les droits d'adaptation de "Traumnovelle" ("La Nouvelle rêvée", 1926) de l'auteur autrichien Arthur Schnitzler. Ce texte allait devenir "Eyes Wide Shut"... trente ans plus tard ! Stanley l'ayant mis de côté ensuite pour réaliser "Orange Mécanique".

Aviez-vous été déçu que le "Napoléon" tombe à l'eau ?

Naturellement, mais pas tant que lui. L'impact émotionnel était très fort : il avait passé deux ans à monter ce projet, à rassembler avec une incroyable minutie une documentation absolument colossale... Il préparait toujours tout dans les moindres détails et était incroyablement doué pour la planification et la mise au point de chaque élément. Pour chaque film, il n'avait besoin que d'une équipe réduite mais de beaucoup de temps.

Vous n'êtes devenu producteur exécutif de ses films qu'à partir de "Barry Lyndon"...

J'étais déjà assistant-producteur sur "Orange Mécanique". Puis j'ai produit tous ses films, jusqu'au dernier ("Eyes Wide Shut"). J'ai aussi collaboré avec Steven Spielberg sur "A.I. Intelligence artificielle", dont Kubrick avait écrit le scénario. Ce sont les deux seuls cinéastes avec qui j'ai travaillé. Aujourd'hui, j'interviens dans des écoles de cinéma, partout à travers le monde, sur des sujets d'ordre technique principalement.

Je ne suis pas un artiste, mais je connais les outils de la création cinématographique et je sais ce dont un artiste a besoin pour s'exprimer. J'ai aussi réalisé deux documentaires : "Stanley Kubrick : a life in pictures" [NDLR : sorti en... 2001] et un consacré à Malcolm McDowell, l'acteur principal d'"Orange Mécanique". »

Extrait d'un article Sud-Ouest Dimanche - Stéphane C. Jonathan - Publié le 21/05/2017

JOURNALISTES, ECRIVAINS, POÈTE

Aline Mosby (1922 - 1998)



Propriétaire de l'Ancienne Poste de Beynac, elle a lancé la carrière de Marilyn Monroe et interviewé l'assassin de JFK

Journaliste américaine, elle a été jusqu'à la fin de sa vie, en 1998, propriétaire de l'Ancienne Poste, rue Costa del Port à Beynac. Elle partageait cette maison avec Flora Lewis, une autre grande journaliste américaine, et elles y séjournaient environ une semaine toutes les six semaines. En été, la maison était louée à des amis car elles trouvaient qu'il y avait trop de monde à Beynac.



Elle a été la première journaliste à faire un reportage sur le calendrier alors choquant de photos de Marilyn Monroe nue. L'actrice l'a remerciée pour avoir participé à donner une aide majeure à sa carrière cinématographique.

Et même le *New York Times*, des décennies plus tard, en écrivant sa notice nécrologique, a fait remarquer que « *sa chronique hollywoodienne a contribué à propulser Marilyn Monroe vers la célébrité* ». Durant cette période professionnelle à Hollywood, elle rencontre Jane Mansfield, Jane Russell, Ava Gardner, Jerry Lewis, Dean Martin, Robert Mitchum, Mickey Rooney, ... et était connue à Hollywood pour avoir été la "femme en noir" lors des funérailles de James Dean.

En 1959, elle fut l'une des premières femmes journaliste en poste à Moscou. Elle entend parler d'un auto-exilé américain et décide de l'interviewer. L'entretien eut lieu à l'hôtel Métropole. Il s'agissait de Lee Harvey Oswald, l'assassin présumé, quatre ans plus tard, de John Fitzgerald Kennedy. Lors de cet interview, Oswald lui a parlé de son éducation et de son adhésion au marxisme. Il lui a aussi beaucoup parlé de sa mère. Ce qui a fait penser à Aline Mosby qu'il a accepté d'être interviewé, seulement parce qu'elle était une femme.

A Moscou elle a également interviewé en prison Francis Gary Powers, le pilote d'U-2 qui a été abattu au-dessus de l'Union soviétique en 1960.



Lee Harvey
Oswald

Flora Lewis (1922 - 2002)



La journaliste américaine **Flora Lewis**, éditorialiste à Paris du *New York Times* et de l'*International Herald Tribune*, partageait l'Ancienne Poste à Beynac avec Aline Mosby.

« Née à Los Angeles le 29 juillet 1922, diplômée de journalisme de l'université Columbia, Flora Lewis est tombée très tôt dans le chaudron du journalisme.

Au cours d'une carrière qui s'est étendue sur six décennies et qu'elle a commencée à New York, à l'agence AP, avant de partir pour Londres dès la fin de la seconde guerre mondiale, elle a travaillé pour les journaux anglophones les plus prestigieux : le *Washington Post*, le *New York Times*, le "*Trib*"... Ambitieuse, agressive, Flora Lewis était prête à tout faire pour que son talent, immense, soit reconnu : *Je touche à tout. Je peux écrire sur une grande bouffe, sur l'OTAN, interviewer Nouriev, faire un papier politique. Je ne sais pas grand-chose sur grand-chose*, écrivait-elle dans un autoportrait publié par *Esquire*. *Je suis parfaitement prête à préparer un dîner, mais pas quand il y a une grosse affaire !* » Le Monde Publié le 03 juin 2002

Guy Lagorce (1937 - 2023)



Guy Lagorce, né le 12 janvier 1937 à La Bachellerie en Dordogne, est un journaliste et écrivain français .

Il a habité à Beynac et fut conseiller municipal.

Il obtint plusieurs prix littéraires :

1976 : *Ne pleure pas* — Prix Maison de la Presse

1980 : *Les Héroïques* — Prix Goncourt de la nouvelle et prix Cazes

1983 : *Le Train du soir* — Prix des libraires.

Plusieurs films et téléfilms ont été réalisés à la télévision et au cinéma à partir de ses livres, notamment par Jacques Ertaud (*Ne pleure pas*) et par Yves Boisset.

*« Je vis depuis un an dans le Périgord: je partage mon temps entre Sarlat, où je vis l'hiver, et **Beynac-et-Cazenac** . Je profite à présent de la province dans toute sa splendeur. Sarlat est la première ville à avoir bénéficié de la loi Malraux: c'est un site très protégé et magnifique sur le plan architectural. A **Beynac**, il n'y a pas un fil électrique, pas une antenne de télévision. Pour les permis de construire, les plans sont effectués par les Beaux-Arts... Mes amis parisiens descendent volontiers me voir et profiter des paysages. Je rencontre, en outre, des gens épatants qui vivent en province ! Des personnes qui ont le temps... »*

L'Express du 03/02/2000

Guy Lagorce est aussi un ancien athlète international du sprint français.

Sylvie Girard-Lagorce , son épouse, écrivain et journaliste, est l'auteur à succès d'une soixantaine de livres de recettes gourmandes.

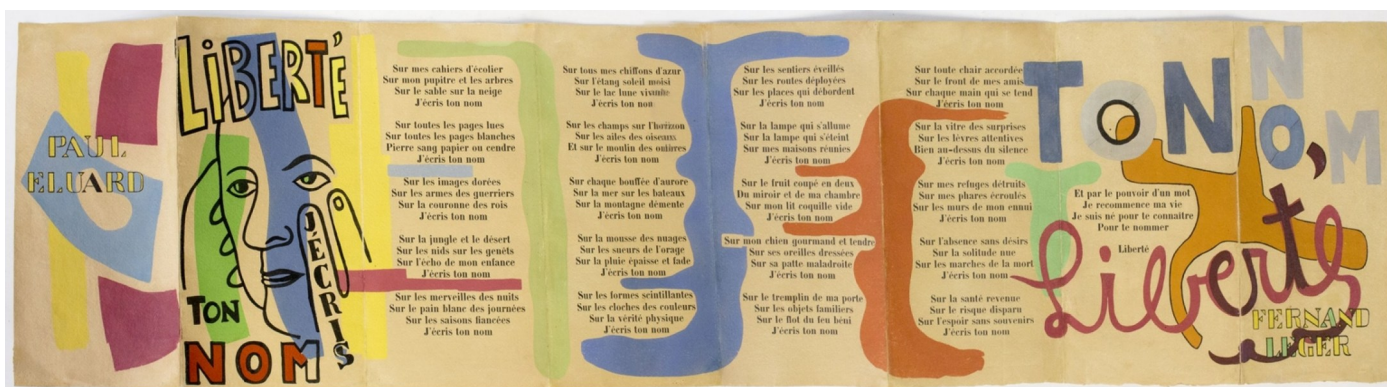
Pour elle qui fut chargée pendant de nombreuses années de la rubrique Vins à l'Express, le monde des alcools et l'art des mélanges n'ont plus de secret. Elle fait partager son bonheur de composer des mélanges originaux dans Les meilleures recettes de jus de fruits et Les meilleures recettes de cocktails, chez Flammarion. Elle a participé aussi à l'écriture du Larousse gastronomique et est l'auteur de Envie de gâteaux et Envie de bonbons, dans la collection "Envie" de chez Flammarion, et 100 vins de légende, chez Solar, dans la collection "100... de légende". Dans la collection "Variations gourmandes", elle est l'auteur de Pause Apéro, Brochettes, Cuillères apéritives, Tartines, Épices et de Curry, et de Cuisine italienne. Dans la collection "En toutes occasions", elle est l'auteur de Les salades, Plats uniques, Cuisine italienne, Les pâtes et Les poissons. Source Lisez.

Paul Éluard (1895 –1952)

Paul Eluard (pseudonyme de Eugène Émile Paul Grindel) est né à Saint-Denis le 14 décembre 1895. En 1912, sa famille déménage à Paris où il obtient son brevet puis, de santé fragile, il part se reposer en Suisse avec sa mère. Atteint de tuberculose, il met un terme à ses études à l'âge de 16 ans et reste hospitalisé jusqu'en février 1914 au sanatorium de Clavadel, en Suisse, où il rencontre Gala, une jeune russe en exil, sa première inspiratrice de poésies amoureuses.

Mobilisé en 1914, il part sur le front en tant qu'infirmier. Suite à des problèmes de santé il est démobilisé, se marie avec Gala en février 1917 et leur fille Cécile naît en mai 1918.

En hiver 1928 il retourne au sanatorium avec Gala, mais elle le quitte définitivement pour Salvador Dali. Peu de temps après, Éluard rencontre Maria Benz, dite Nusch, avec qui il se marie en 1934.



Poète, ambassadeur du surréalisme, il voyage. En Espagne, il s'insurge contre le soulèvement franquiste. De retour à Paris après l'armistice de 1940, il montre clairement sa position résistante. Il écrit le poème *Liberté*, ode à la liberté opposée à l'occupation allemande. Ce texte est publié en 1942 dans le recueil *Poésie et Vérité*.

En novembre 1946, Nusch décède d'une attaque cérébrale et devient alors la muse post-mortem du recueil *Le temps déborde*, publié en 1947.



Lors d'un congrès pour la paix, au Mexique, en septembre 1949, Eluard rencontre une sarladaise, Dominique Lemort, avec qui il rentre en France. Leur relation le fait renaître de ses cendres, ils se marient en 1951 et il lui dédie le recueil *Le Phénix*, hommage à la joie de vivre retrouvée. Cette même année ils s'installent dans une maison du haut du bourg de Beynac, au fond d'une rue qui porte aujourd'hui son nom.

C'est à Beynac que le célèbre poète achève sa dernière œuvre, *Poésie Ininterrompue II*, en 1952, l'année de sa mort.

Photo : Dominique et Paul Eluard à Beynac

Mort de Paul Eluard

Malade, il quitte Beynac pour Charenton-le-Pont : « *Le mardi 18 novembre 1952 à 9 heures du matin, par un temps de neige, Eluard se dresse sur sa couche et appelle Dominique. Il s'étrangle. Puis il s'écroule, terrassé par l'angine de poitrine. Madame Yvonne se précipite. Ses amis Jacques et Alice Ahrweiler, Monette, la secrétaire des Lettres Françaises, accourent, aussitôt prévenus* ».

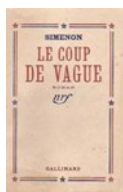
Source: Paul Eluard le poète de la liberté. Biographie . Violaine Vanoyeke

Monette (Madame Gilbert), a découvert Beynac grâce à Eluard. Elle habitait au 10 de la rue des Sarrasins et a fait partie de l'équipe de Max Albospeyre au conseil municipal de Beynac et Cazenac.

Georges Simenon (1903 – 1989)



Georges Simenon a écrit son roman « *Le coup de vague* » lors de son séjour à **Beynac**, en avril 1938, dans la chambre 26 de l'hôtel Bonnet . Roman publié chez Gallimard en 1939.



Le Coup-de-Vague

roman

Écrit à Hôtel Bonnet, Beynac (Dordogne)
avril 1938

Édition originale :
Gallimard, 1939

Disponible dans :

- [Tout Simenon Tome 21](#)
- [Romans durs Tome 4](#)
- Folio Policier n° 101

toutsimenon.com

Présentation

Au Coup-de-Vague, le travail de la ferme, combiné au commerce des moules, dépend dans tous ses détails des deux tantes de Jean : Hortense et Emilie. Ce sont les tantes qui, pour le bien de tous, décident de tout. Jean, qui a été élevé par elles, accomplit son travail par habitude, sans en demander davantage. Il n'a guère de soucis, jusqu'au jour où Marthe Sarlat, qui est secrètement son amie, lui annonce qu'elle est enceinte. Mais là encore, une fois mises au courant, ce sont les deux tantes qui prennent l'affaire en main : elles amènent Marthe chez une sage-femme, puis chez un gynécologue. L'avortement se fait sans que Jean ait eu son mot à dire. Il épouse pourtant Marthe, poussé à ce mariage par Hortense qui cède elle-même aux pressions du père de Marthe. Justin Sarlat, en effet, bien qu'abruti par la boisson, connaît sur la naissance de Jean des choses que celui-ci ignore et que les deux sœurs, en particulier Hortense, préfèrent ne pas voir divulguer : le père de Jean était au Gabon depuis trois ans lorsque l'enfant est né d'une mère qu'on prétend être une jeune fille de Saintes, morte en couches. Marthe et Jean habiteront au Coup-de-Vague. De santé fragile, la jeune femme reste longtemps alitée. Les deux familles ne sympathisent pas. Mal acceptée par les deux sœurs, Marthe finit par révéler à son mari que l'une de ses tantes est en réalité sa mère. Cependant, la besogne routinière de chaque jour, plus forte que tout, épargne à Jean de s'attarder à cette pénible révélation. La santé de Marthe, dont Jean se sent de plus en plus éloigné, se détériore, et ce sont de nouveau les tantes qui interviennent. Elles arrangent pour Jean un voyage à Alger, en vue de régler une affaire d'exportation. Lorsque Jean revient, sa femme, opérée durant son absence, est morte. Sortant de sa soumission habituelle, il est pris d'une violente crise de nerfs due à la conscience qu'il a soudain de sa responsabilité. Mais la vie de la ferme a ses exigences : bientôt, le travail reprend, organisé par les deux tantes, effaçant petit à petit les souvenirs...

Louis Delluc (1894 – 1974)



Dessin de J. Saraben

Auteur occitan de « *Tibal lo Garrèl* ». Tibal le Boiteux raconte la traversée d'un Périgord à feu et à sang par un jeune paysan balloté entre catholiques et protestants dans l'absurde et l'abominable des guerres de religion, Aujourd'hui la rue où il habitait, à **Beynac**, porte le nom de son œuvre principale « **Rue Tibal lo garrel** ».

La première édition de *Tibal lo Garrèl* fut faite en version bilingue occitan-français par les éditions Aubanel en 1958.

DESIGNER

Pierre Paulin (1927 - 2009)



Pierre Paulin est l'un des plus grands designers français.



Le 15 mai 1982 il épouse Maïa Wodzislawska à Beynac-et-Cazenac dont le maire Philippe Rossillon est un ami .

Pierre Paulin réalisera quelques années plus tard le monument aux morts de Beynac qui sera inauguré par Max Albospeyre en 1986.

Connu pour avoir fait entrer la modernité à l'Élysée, il réalise du mobilier fonctionnel aux formes simples.

Ses créations, devenues iconiques, sont exposées dans les plus grands musées à travers le monde :

- MoMA à New York,
- Fonds national d'art contemporain,
- Centre national d'art et de culture Georges-Pompidou,
- Musée des arts décoratifs de Paris
- Victoria and Albert Museum à Londres, etc.

De 1968 à 1972 Pierre Paulin participe à l'aménagement de l'aile Denon du Musée du Louvre, et crée les sièges toujours en usage dans la Grande Galerie du Louvre (sièges borne, dos à dos, et face à face). Designer attitré de Georges Pompidou, il aménage en 1970/71 les appartements privés du Président à l'Élysée .

LES SPORTIFS

Jean Trémoulet (1909 - 1944)



**Coureur automobile, vainqueur des 24 Heures du Mans 1938
sur une Delahaye 135 S.**

Il avait un garage automobile rue de la Balme, à Beynac.

Né à Vézac le 12 avril 1909, ce fils d'aubergistes fait partie de ces passionnés de mécanique de la première heure.

Il a le parcours, somme toute classique, d'un jeune employé de garage à Sarlat : un châtelain des environs, surpris par ses qualités de conduite, le prend à son service.

Il y reste trois ans et part remplir ses obligations militaires à Vincennes, où il rencontre un officier qui croit suffisamment en lui pour lui confier la gestion d'un garage à Ivry.

Il exploite plus tard une affaire au 1 rue Jules-Breton à Paris 13^e. Là il fait la connaissance d'Eugène Chaboud. Ils ont la possibilité d'acquérir deux Delahaye 135 S dont une sera utilisée pour la course du Mans des 18 et 19 juin 1938.

Garagiste à Beynac, il s'engage dans la Résistance et intègre le groupe Soleil en qualité de chef de garage du 4^e régiment à la Pique. Il meurt d'un accident de moto au cours d'une mission.

Il avait 35 ans et représentait un réel espoir du sport automobile français.

Il repose au cimetière de son village natal. Le terrain de sport de Vézac porte son nom.

Avant son démantèlement en 2007, le circuit automobile de Faux, près de Bergerac portait son nom.



Marielle Goitschel



Née le 28 septembre 1945 à Sainte-Maxime, loin de la montagne, elle s'est constituée en six ans (de 1962 à 1968) le plus beau palmarès de l'histoire du ski alpin féminin français.

Deux médailles d'or olympiques et sept titres de championne du monde.

Elle a été propriétaire d'une maison, place de la Dîme, à Beynac.



Marielle Goitschel entre en équipe de France à seulement 14 ans.

Deux ans plus tard, lors des championnats du monde de 1962 à Chamonix, elle devient championne du monde du combiné.

Son duo constitué avec sa grande sœur Christine marque le ski alpin français et les Jeux olympiques de 1964 à Innsbruck avec un doublé Christine-Marielle Goitschel en slalom, puis un nouveau doublé Marielle-Christine Goitschel en géant.

À Portillo lors des championnats du monde de 1966, Marielle Goitschel survole la compétition et remporte 3 titres (descente, géant et combiné) et une médaille d'argent en slalom.

Aux Jeux olympiques de 1968 à Grenoble, elle gagne le titre olympique en slalom.

Guy Lagorce (1937 - 2023)

Ancien habitant et conseiller municipal de Beynac et Cazenac, Guy Lagorce a été cité précédemment parmi les journalistes et écrivains.



Avant de devenir journaliste, Guy Lagorce a été un athlète de haut niveau. (L'Équipe)

« Quant à Guy Lagorce, une allure de Philippe Clay, il se voulait véloce en tout et y réussissait par la plume et même la foulée... »

Christian Montaignac, dans



Une première carrière d'athlète

Né en 1937 à La Bachellerie, un village du Périgord, ce fils de boulanger connaît une première carrière comme athlète, de haut niveau, au PUC notamment. Le jeune Périgourdin fait partie d'une belle génération du sprint français avec Abdoulaye Seye, Paul Genevay, Jocelyn Delecour et Claude Piquemal. Avec les trois derniers, il bat ainsi le record de France du 4 x 100 m en 39"9, en 1961 à Thonon. Un mois plus tard, à Viry-Châtillon, le même quatuor réussit la meilleure marque européenne sur le 4 x 200 m, en 1'23"9. L'année précédente, il a aussi été sélectionné pour les Jeux Olympiques de Rome mais remplaçant sur le relais, il n'a pas eu l'occasion de courir après la disqualification des Français dès les séries.

Extrait d'un article du Journal L'Équipe
publié le 15 juillet 2023, suite au décès de Guy Lagorce

LES CLIENTS DE L'HOTEL BONNET



Photo René-Jacques

Créé au 19ème siècle, l'hôtel Bonnet et sa table gastronomique réputée ont, au cours du 20ème siècle, accueilli de très nombreuses personnalités du monde des Arts, des Lettres, de la Politique, Il contribua au renom de Beynac.

En 1912 et 1913, **le peintre Louis-Alexandre Cabié** y fit de longs séjours.

En 1913, **la Grande Duchesse du Luxembourg**.

De 1914 à 1918, **le peintre Georges Manzana-Pissaro** et son épouse **Blanche Morizet alias « Roboa »**, peintre au pastel, venaient en voisins car ils habitaient dans la tour des Sarrasins.

L'artiste peintre, dessinateur, affichiste, **O'Galop, créateur du Bibendum Michelin**, venait lui aussi en voisin, son atelier étant à deux pas du restaurant Bonnet.

En 1928, **les physiciens Irène et Frédéric Joliot-Curie**.

Des années 30 aux années 60 **le photographe René-Jacques** a séjourné très fréquemment à l'hôtel Bonnet. Il a laissé de ses séjours 300 clichés de Beynac, conservés à la Médiathèque de l'Architecture et du Patrimoine.

En 1938 **Georges Simenon** a écrit « Le coup de vague » dans la chambre 26, côté jardin.

Le comédien Jean-Louis Barault, de passage à Beynac en 1940.

Le président de la République Vincent Auriol, en 1950.

« Un coup de fil de la Préfecture de Périgueux « Vous allez recevoir une personnalité politique pour le déjeuner. Réservez-lui un coin tranquille. » « D'accord, ce sera fait ! » . Les salles à manger étant toutes occupées par une nombreuse clientèle, nous disposons une jolie table dans le salon.

Et voila la surprise ! Nous voyons arriver notre Président de la République, Vincent Auriol et sa femme.

Le repas fût très apprécié. Cette visite imprévue fût un honneur pour nos parents. Applaudis par la clientèle installée sur la terrasse, le couple présidentiel reprit sa route vers Toulouse et leur propriété de Muret. »

(Extrait du Livre d'Or de l'hôtel Bonnet . Commentaires de Renée Bonnet)

En 1951 et 1952, **le poète Paul Eluard** et son épouse Dominique venaient en voisins car ils habitaient dans une maison du haut du bourg.

Le sculpteur **Gilbert Privat** : *Je n'ai certes pas su dire toute la beauté de ce haut lieu, mais il existe un tel accord entre lignes et couleurs, une harmonie si pure, qu'à tout au long des heures et dès mon arrivée à Beynac "d'une beauté absolue, la joie totale", quelque chose d'une incomparable élévation, une plénitude inégalable, disons le mot : le bonheur. Et c'est pourquoi je choisis, entre toutes, Beynac comme la perle du Périgord.* (Livre d'or de l'hôtel Bonnet à Beynac)

Joséphine Baker et Jo Bouillon fréquentaient le restaurant. Ils auraient même voulu acheter l'établissement.

David Rockefeller en 1956. « *Ma famille et moi faisons un voyage en France cet été et arriverons à Beynac le 6 juillet, pour y passer la nuit. Ma femme et moi serons accompagnés par nos trois enfants aînés, par un jeune français qui est instituteur des enfants et par un chauffeur.* » (Lettre de réservation. Livre d'or hôtel Bonnet)

L'ancien Président de la République **René Coty**, en 1960.

Georges Pompidou en 1968.

Le Prince Charles et sa suite, en mars 1968, venant visiter les grottes préhistoriques de la région.

Le comédien Michel Simon. « *Et voilà sur un coin de terrasse un groupe de cinq personnes qui manifeste ! Une voix que je reconnais demande si la bière commandée se trouve bien dans la cave. Je ris et qui vois-je, Michel Simon !* » Renée Bonnet propriétaire de l'hôtel.

Line Renaud et Loulou Gasté.

Brigitte Bardot en 1974 pour « Colinot trousse-chemise » en 1973. « *Ce jour-là, le ciel était bleu, la rivière d'argent, sur la terrasse de l'hôtel, une nombreuse clientèle du pays jouissait d'une belle journée pour se restaurer. Oh ! Surprise ! Brigitte Bardot accompagnée de Bougrain-Dubourg et de ses amis, viennent déjeuner à notre table !* » Renée Bonnet propriétaire de l'hôtel.

Le comédien **Roland Giraud.**

Jean Gabin lors du tournage du film « Le Tatoué » en 1968. « *La table installée, la vue sur la Dordogne lui plut et le repas commença : foie d'oie truffé, galantine de dinde truffée, cou d'oie farci, friture de la Dordogne, lièvre à la royale. Mais voilà, il nous demande pour compléter, une entrecôte grillée/cèpes bordelaise. Bien sûr les desserts ne furent pas oubliés. Nous fûmes ravis de l'avoir régalaé mais ... Quelle fourchette !* » Renée Bonnet propriétaire de l'hôtel.

Louis de Funès et son épouse, envoyés par Jean Gabin dès le lendemain de ce repas pantagruélique. Il était lui aussi sur le tournage du film « Le Tatoué ».

L'écrivain **André Maurois.**

Le politique **Maurice Faure** était un client fidèle.

L'explorateur **Paul-Emile Victor** en 1985.

L'académicien **Michel Droit** en 1989.



UN PIANISTE – UNE CHANTEUSE

François Doublier



François Doublier, pianiste, soliste de Radio France, a habité à Beynac au 1 rue des Sarrasins. Il a été durant 10 ans le directeur artistique du festival « Les Nuits Musicales de Beynac-en-Périgord Noir », dont le but était de faire découvrir de jeunes talents.

Il a mené de front des études universitaires (licence ès lettres classiques et certificat de musicologie à la Sorbonne) et musicales (1er Prix du Conservatoire National Supérieur de Musique, Grand Prix de Virtuosité de l'Académie Marguerite Long). Ayant commencé l'étude du piano à 7 ans, il a eu comme maîtres Raoul Gola, Suzanne Roche, Vlado Perlemuter, Jean Micault. Diplômé des Concours Internationaux Viotti et Pozzoli, il rencontre en Italie sa femme Marie-Christine avec qui il forme un duo de pianos, qui acquiert très vite une réputation internationale. Leur vaste répertoire comprend Des oeuvres de Liszt jamais jouées auparavant, ainsi que des oeuvres de grands compositeurs contemporains qu'ils donnent en première audition (Paul Arma, Georges Auric, Henri Sauguet, Georges Migot, Jacques Castérède, Olivier Messiaen, André Jolivet, Lionel Sainsbury ...).

En 1981, ils réussissent le prestigieux concours des Artistes Solistes de Radio France. Ils enregistrent des disques pour divers firmes. Le décès de sa femme met brutalement un terme à cette carrière brillante. Il reprend avec succès la scène en tant que soliste. « la soirée musicale virait à la magie. Le piano de François Doublier était un orchestre wagnérien à lui seul ... Une très longue ovation finale, des auditeurs subjugués ... » Daniel Fender, La Montagne, août 2006.

François Doublier a enregistré pour la firme COSI Music de nombreux CD (Mozart, Rust, Chopin, Wagner, Bach, Schumann...). Co-fondateur du Concours Bach-Albert Lévêque.

Source : <http://www.cosimusic.com/>

Barbara (1930 - 1997)



Barbara, auteure-compositrice-interprète française a séjourné dans la maison des Sarrasins à Beynac en 1962 et 1963.

Monique Andrée Serf, dite Barbara (ou Barbara Brodi à ses débuts), est née le 9 juin 1930 à Paris 17^e et morte le 24 novembre 1997 à Neuilly-sur-Seine.

Sa poésie, servie par l'harmonie de ses compositions et la finesse de ses interprétations, lui assure un public fidèle quarante ans durant. Nombre de ses chansons sont devenues des classiques de la chanson française, notamment : *Une petite cantate*, *Dis, quand reviendras-tu ?*, *Nantes*, *Göttingen*, *La Dame brune*, *L'Aigle noir*, *Mes hommes*, *Marienbad* ou encore *Ma plus belle histoire d'amour*.

Barbara joue dans trois films pour le cinéma et dans deux pièces musicales, *Madame* en 1970 et *Lily passion* (avec Gérard Depardieu) en 1986.

DEFENSEUR DE LA FRANCOPHONIE

Philippe Rossillon (1931-1997)

Pionnier de la francophonie



Dans le quotidien québécois *Le Devoir* du 12 septembre 1968, Pierre Elliot Trudeau, Premier Ministre du Canada dénonce les activités d'un « agent » de la France.

De son côté, De Gaulle aurait écrit à « l'agent secret » démasqué : « *On dit beaucoup de mal de vous. Moi, j'en pense beaucoup de bien !* ». Il s'agissait de **Philippe Rossillon**, ancien élève de l'ENA, haut fonctionnaire français, grand défenseur de la francophonie et maire de Beynac et Cazenac de 1965 à 1984.

«...A côté de l'ambassadeur Bernard Dorin qui offre l'image du parfait diplomate, d'une discrétion totale, **Philippe Rossillon** fait figure de militant qui n'a pas froid aux yeux !

Il sera nommé en juin 1966, à la demande de De Gaulle, rapporteur général du Haut Comité pour la défense et l'expansion de la langue française. Il remplira sa fonction jusqu'en décembre 1973. A ce titre, il a porté une attention particulière à la situation de la langue française au Canada, notamment au Québec et en Acadie.....» (Canal Académies Les podcasts de l'Institut de France).

« On avance que c'est lui qui aurait tendu le micro au général de Gaulle à Québec lorsque ce dernier prononça la fameuse phrase : « Vive le Québec libre ! » Dictionnaire Biographique du Périgord , Guy Penaud, Fanlac

« C'est au début de 1963, à Montréal, que j'ai fait la connaissance de **Rossillon**. Il m'avait téléphoné de la part d'un ami commun, Bernard Dorin. Il vint me rencontrer au secrétariat de l'AUPELF. Nous parlâmes d'abord de celle-ci, de la Francophonie en général, de la situation de la langue française. Très tôt, nous en vîmes à parler de «la question du Québec» qui déjà le passionnait, comme d'ailleurs l'avenir des groupes d'origine française hors Québec, nos frères acadiens en particulier. Certains traits me frappèrent chez lui dès ce premier entretien : la qualité de son information, sa franchise et sa façon d'aborder, d'attaquer les problèmes de fond (et de front !), son humour, enfin, et son sens de la formule imagée, inattendue. Il y avait chez lui à la fois du condottiere et du croisé, de l'apôtre et du guerillero, l'abbé Pierre et Che Guevera mêlés de Pierre Daninos ou de Desproges. Diplômé de l'École nationale d'administration, fonctionnaire brillant du ministère de la Coopération, créateur et premier rapporteur général du Haut Comité de la langue française, il n'hésita pas à mettre en cause son avancement, sa carrière même, pour quelques causes auxquelles il croyait. »

Jean-Marc Léger, *Le temps dissipé*, souvenirs, Montréal, Éditions HMH, 1999, p. 364-365.

« Son nom semblait avoir sombré dans l'oubli, les derniers qui l'avaient côtoyé étaient souvent décédés, l'homme ne semblait donc pas avoir laissé un souvenir impérissable. Et voilà que, sans même qu'il s'agisse d'un anniversaire, coup sur coup **Philippe Rossillon** est l'objet à Paris d'une biographie et d'un colloque à Sciences Po ».

(Le Devoir Christian Rioux correspondant à Paris Publié le 14 sept. 2023)

L'autre passion de Philippe Rossillon, **Beynac et Cazenac**.

C'est là que son grand-père Marius Rossillon, plus connu sous le nom de O'Galop, le créateur du Bibendum Michelin, avait installé un atelier au début du 20^{ème} siècle et où il a vécu une partie de sa vie.

Il s'est pris de passion pour ce village au point d'en devenir maire de 1965 à 1984 et de faire participer financièrement sa riche épouse Véronique, à l'acquisition et la restauration d'un nombre important de bâtiments en ruine de ce village médiéval et à la création du parc archéologique.